

AGATHOS

Revue ivoirienne de
PHILOSOPHIE ANTIQUE

Numéro 006
Décembre 2022

ISSN: 2617-0051

www.agathos-uao.net

AGATHOS

Revue Ivoirienne de Philosophie Antique de l'Unité Pédagogique et de Recherche (UPR)

Métaphysique et Histoire de la Philosophie

Département de philosophie

UFR Communication, Milieu et Société

Université Alassane Ouattara

Directeur de publication : M. Donissongui SORO, Professeur Titulaire

Contacts de la revue :

(+225) 07 07 66 37 80

(+225) 07 07 75 64 69

(+225) 01 03 30 36 31

Boîte postale : 01 BP 468 Bouaké 01

E-mail : agathos.uao@gmail.com

Site internet : <http://www.agathos-uao.net>

Bouaké - Côte d'Ivoire

ISSN : 2617-0051

LIGNE ÉDITORIALE

Dans sa genèse et dans sa double structure conceptuelle et historique, toute philosophie est, avant tout, une mise en scène épistémique aux influences multiples et variées. Elle est un foyer pluriel de rencontres, un carrefour où des personnages conceptuels viennent encoder et décoder leurs discours. Pour le penser, la revue *Agathos* est un creuset d'incubation et de maturation de soi, un point de ralliement des savoirs passés, présents et à venir.

Agathos est ainsi un point focal de la pensée antique dans ses relations avec les autres champs de connaissance. Elle a pour vocation de promouvoir la production scientifique dans le vaste champ qu'ouvre la philosophie antique. En s'inscrivant dans ce champ disciplinaire, elle vise à relever les malentendus, dénouer les équivoques, revigorer les études antiques à travers un cheminement heuristique clair, et un questionnement tant érudit que fécond. *Agathos* vise également à constituer, pour l'espace francophone, un médium d'intégration ou de coopération institutionnelle au service de la recherche.

Par ailleurs, composante de l'expression idiomatique « Kalos kagathos » que la littérature grecque antique utilisait pour désigner ce qui est « beau et bon », le terme grec ancien « agathos », c'est-à-dire « bien », est un adjectif qui traduit l'excellence de caractère, la vertu. En cela, la revue *Agathos* est un espace de coalition entre les pensées du passé et celles d'aujourd'hui, pour que naissent de nouvelles promesses de réalisation d'un discours heuristique, exigeant et urgent en faveur de la philosophie antique.

Si, dans *La République*, Platon utilisait « to kalon », forme neutre de « kalos », pour définir l'idéal, et si l'exégèse de Luc Brisson traduit « Kalos kagathos » par « perfection humaine », la revue *Agathos* ambitionne d'être ce lieu de la recherche de l'idéal, de la perfection. Elle entend, par des contributions scientifiques de qualité, privilégier la quête de l'excellence. Elle veut apporter à l'actualité pensante, l'appui de la philosophie antique dont les avancées épistémiques ne se laissent pas jaunir par le temps.

En définitive, la revue *Agathos* se veut, à la fois, un instrument de pérennisation et de renouvellement du savoir. C'est un outil méthodologique et épistémologique permettant aux chercheurs et aux enseignants-chercheurs de retrouver les approches anciennes. Comme telle,

elle s'efforce de faire éclore des paradigmes discursifs nouveaux, ou de nouvelles formes d'intelligibilités arrimées à des sources et ressources théoriques, doctrinales et conceptuelles, issues du creuset de la philosophie antique, dans un cheminement novateur et critique.

Le Comité de rédaction

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Directeur de publication : M. Donissongui SORO, Professeur Titulaire, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Directeur-Adjoint de publication : M. Youssouf KOUMA, Maître de Conférences, philosophie africaine et égyptologie, Université Alassane Ouattara

Rédacteur en chef : M. Kolotioloma Nicolas YÉO, Professeur Titulaire, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Secrétaire de rédaction : M. Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Président

Prof. David Musa SORO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Membres

Prof. Niamké KOFFI, Philosophie politique et sociale, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Tanella BONI, Philosophie antique, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Paulin HOUNSOUNON-TOLIN, Philosophie antique, Antiquité tardive, Sciences de l'éducation, Philosophie pour enfant et Philosophie de l'éducation, Université d'Abomey Calavy

Prof. Tiémélé Ramsès BOA, Histoire de la philosophie et philosophie africaine, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Élise Yapo, épouse ANVILLÉ, Philosophie antique, Ecole Normale Supérieure d'Abidjan

Prof. Donissongui SORO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Prof. Kolotioloma Nicolas YÉO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

COMITÉ DE LECTURE

Président

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Philosophie Politique, Université Alassane Ouattara

Membres

Prof. Niamké KOFFI, Philosophie politique et sociale, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Tanella BONI, Philosophie antique, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Paulin HOUNSOUNON-TOLIN, Philosophie antique, Antiquité tardive, Sciences de l'éducation, Philosophie pour enfant et Philosophie de l'éducation, Université d'Abomey Calavy

Prof. Tiémélé Ramsès BOA, Histoire de la philosophie et philosophie africaine, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Ludovic Doh FIÉ, Esthétique et philosophie de l'art, Université Alassane Ouattara

Prof. Kolotioloma Nicolas YÉO, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Prof. Élise Yapo, épouse ANVILLÉ, Philosophie antique, Ecole Normale Supérieure d'Abidjan

M. Youssouf KOUMA, Maître de Conférences, Philosophie africaine et égyptologie, Université Alassane Ouattara

M. Ehouman KOFFI, Maître de Conférences, Grammaire et linguistique du français, Université Alassane Ouattara

M. Mahamoudou KONATÉ, Maître de Conférences, Éthique et épistémologie, Université Alassane Ouattara

COMITÉ DE RÉDACTION

M. Naman Séni BERNI, Maître de Conférences, Philosophie politique, Droits de l'homme et justice traditionnelle, Université Alassane Ouattara

M. Baba DAGNOGO, Maître de Conférences, Métaphysique et morale, Université Alassane Ouattara

Dr Chifolo FOFANA, Maître de Conférences, Philosophie politique et sociale, Université Alassane Ouattara

Dr Pierre Nanou BROU, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Caleb Siéna YÉO, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

M. Sanguen Kouadio KOUAKOU, Ingénieur des systèmes et réseaux distribués, Université Alassane Ouattara

SECRETARIAT DE RÉDACTION

M. Fatogoma SILUÉ, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr N’goh Thomas KOUASSI, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Bi Gooré Marcellin GALA, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Nontonhoua Anne YÉO, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Mamadou BAKAYOKO, Maître-Assistant, Métaphysique et morale, Université Alassane Ouattara

Dr Ange Alassane KONÉ, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

PROTOCOLE DE RÉDACTION

La revue *Agathos* publie des textes inédits en langue française. Ils doivent parvenir sous forme numérique (fichier Word) au Secrétariat de rédaction, au moins trois mois avant la parution du numéro concerné. Pour être publiés, les textes soumis doivent se conformer aux normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES (NORCAMES/LSH) et aux dispositions typographiques de la revue *Agathos*.

I. Les normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES (NORCAMES/LSH)

Les normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES peuvent être articulées autour de six points fondamentaux.

1. La structure d'un article

La structure d'un article se présente comme suit : Titre, Prénom (s) et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en français, Mots-clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Références bibliographiques.

2. Les articulations d'un article

À l'exception de l'introduction, de la conclusion, des références bibliographiques, les articulations d'un article doivent être titrées et numérotées par des chiffres. (Exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2. ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1. ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

3. Les passages cités

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

4. Les références de citation

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur, Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ;
- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur, Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

- En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens.
- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de comportements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont fait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation socio-historique et une inadaptation des cultures et des

comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

5. Les notes de bas de page

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

6. Les références bibliographiques

Ce point comprend, d'une part, les divers éléments d'une référence bibliographique ; et, d'autre part, la manière dont ils doivent être présentés.

6.1. Les divers éléments d'une référence bibliographique

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Éditeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Éditeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser, après le titre, le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{ème} éd.).

6.2. La présentation des références bibliographiques

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Par exemple :

Références bibliographiques

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITÉ Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

PLATON, 1966, *La République*, trad. Robert Baccou, Paris, Garnier-Flammarion.

II. Les dispositions typographiques

Elles sont au nombre de trois.

1. Le texte doit être présenté en Times New Roman (TNR), taille 12, Interligne 1,5, Format A4, Orientation : mode portrait, selon les marges ci-après : haut : 3 cm ; bas : 3 cm ; gauche : 3 cm ; droite : 3 cm.
2. Le nombre de mots d'un article doit être compris entre 5 000 et 7 000.
3. Les différents titres doivent être présentés en gras, sans soulignement.

SOMMAIRE

- La critique nietzschéenne de l'intellectualisme moral de Platon, YEO Sizongui Daniel.....p. 1**
- La conversion chez Plotin et chez Saint Augustin : le retour à l'unité ontologique, ANGORA N'gouan Yah Pauline Épse Assamoi et KOFFI Kouakou Marius,p. 21**
- Éducation négative rousseauiste : sens et importance pour une éducation ivoirienne dynamique, KOUADIO Affoua Thérèsep. 39**
- La brigade de surveillance de cessez-le-feu de la CEDEAO (ECOMOG) dans la résolution du conflit libérien de 1990 à 1997, KPALÉ Tchédé Boris Claver..... p. 54**
- L'intuition esthétique et rationalité scientifique : une approche dialectique, OUMAROU Garba.....p. 73**
- Critique de la vie quotidienne et nouvelle culture, KOUMA Youssoufp. 89**



Agathos, n°006, décembre 2022, <http://www.agathos-uao.net>

INTUITION ESTHÉTIQUE ET RATIONALITÉ SCIENTIFIQUE : UNE APPROCHE DIALECTIQUE

OUMAROU Garba

Université André Salifou (Zinder)

Oumarougarba17@yahoo.fr

Résumé

Ce texte constitue une réflexion sur la dialectique entre rationalité scientifique et intuition esthétique. Cette réflexion qui pose la problématique de la saisie du réel par le biais de la raison et par les sens s'articule autour de trois points principaux. Ainsi, le premier point expose l'opposition entre intuition esthétique et rationalité scientifique. Ce point met en exergue les caractéristiques fondamentales de l'intuition et de la raison dans la saisie du réel. Le deuxième porte sur la rationalisation et de l'esthétisation du réel et souligne que dans tous les rapports que l'homme engage avec le réel, il y a aussi bien l'intervention de l'intuition que celle de la raison. C'est en conséquence de ce constat que le troisième point dégage une nouvelle perspective où la dimension esthétique est aussi bien valorisée que la raison ou le *logos*.

Mots-clés : Dialectique – Esthétique – Intuition – Rationalité – Science

Abstract:

This text is a reflection on the dialectics between scientific rationality and aesthetics intuition. In general, it focuses on the issue of real captation through reason and sensibility. Thus, this reflection turns around three fundamental aspects. The first one turns around the opposition between aesthetics intuition and scientific rationality. This point shows the mains characteristics of reason and intuition. The second one talks about rationalization and aesthetisation of reality and puts emphasis on the idea that intuition and reason are both put in application in all human interaction with reality. And the third point deals with a new approaches which takes into account aesthetic dimension as well as reason or discourse.

Key words: Aesthetics – Dialectics, – Intuition – Rationality – Science



Introduction

L'histoire des théories de la connaissance, et même celle de la pensée philosophique en général, est marquée par deux postures fondamentales. C'est ainsi que certains penseurs comme Platon et Descartes mettent en avant la raison dans la saisie du réel, pendant que d'autres comme Husserl et Jean-François Lyotard estiment que c'est la sensibilité qui est au fondement de la connaissance du réel. En ce sens, des débats riches et variés ont été développés dans un sens ou dans un autre. Pour l'essentiel, retenons de ces différentes discussions que l'intuition et la raison sont différemment mises en branle en fonction des contextes objectifs et subjectifs du sujet et de l'objet. Partant de cette idée, la question principale qui guide toute notre recherche est la suivante : intuition et raison s'excluent-elles ? Pour mieux prendre en charge cette question principale et saisir toute son intelligibilité, nous lui adjoignons d'autres secondaires, chronologiquement et logiquement liées : Comment peut-on envisager l'opposition entre raison et intuition ? Sous quels angles intuition esthétique et rationalité scientifique se recourent-elles ? Peut-on envisager un paradigme qui met dialectiquement en exergue l'intuition esthétique et rationalité scientifique ?

Cette dernière question nous amène à dégager une perspective nouvelle qui va au-delà de l'antagonisme traditionnel qui a caractérisé l'histoire de la pensée philosophique. Cette perspective s'articule autour d'un nouveau paradigme qui rapproche intuition esthétique et rationalité scientifique. Ainsi, trois axes sont envisagés : le premier rappelle l'opposition entre la perspective sensible et la perspective rationaliste, le deuxième met en exergue leur convergence et le dernier dégage un nouveau rapport entre rationalité scientifique et intuition esthétique.

1. L'opposition entre intuition esthétique et rationalité scientifique

Dans le contexte de l'appréhension intellectuelle du réel, ces deux facultés humaines sont mises en branle : l'intuition et la raison. Ces facultés sont diversement caractérisées selon les écoles philosophiques ou les paradigmes des différents auteurs. Ainsi, pendant que des auteurs comme Lyotard donnent la primauté à l'intuition sur la raison dans la saisie du réel, d'autres comme Platon présentent cette intuition comme faculté inférieure inféodée à la raison.

Dans cette caractérisation, on peut dire que, depuis la période antique, l'intuition a toujours eu une place marginale. L'on présente, le plus souvent, "l'intuition" comme une faculté pré-rationnelle (l'intuition sensible) ou comme une aptitude suprarationnelle (intuition pure, intuition d'essences, intuition mystique). Dans d'autres, enfin, elle est présentée comme une forme de la raison (intuition intellectuelle). Pour H. Bergson, (1948, p. 73), « l'intuition est "cette sorte de sympathie intellectuelle au moyen de laquelle on est transporté vers l'intérieur d'un objet, pour coïncider avec ce que celui-ci possède d'unique et, en conséquence, d'ineffable" ». En d'autres termes, l'intuition nous permet d'appréhender l'essence du réel.

Dans le champ de la conception artistique notamment, l'intuition passe par la perception et la sensation, et découle de la confiance immédiate en ce qui est donné dans le domaine pratique. E. Kant, (1980, AK III, 128 ; Pl I, 876-877) souligne que « toutes nos intuitions sont sensibles ». Dans le même ordre d'idées, la connaissance intuitive donne au sujet appréciateur un accès à la vérité d'une œuvre si son rapport à l'œuvre n'est pas guidé par un intérêt quelconque. C'est en ce sens qu'on estime que l'artiste peut saisir par l'intuition ce qu'il doit faire pour réussir sa composition, sans l'aide d'un raisonnement. Son intuition peut très bien être le fruit d'une longue pratique au cours de laquelle il a appris à opérer très vite certaines combinaisons, à discerner en un clin d'œil ce qui est compatible et ce qui ne l'est pas. C'est d'ailleurs en ce sens qu'au cours de son travail, l'artiste peut très bien être conduit à réviser son intuition première.

Ainsi, on comprend une œuvre d'art par intuition, c'est-à-dire qu'on capte directement, par une sorte de sympathie, l'intention de celui qui l'a composée. Guillaume d'Ockham dans *Intuition et abstraction*, (2005, p. 22) fait également l'apologie de la connaissance intuitive. Il disait, en effet, que « la connaissance intuitive est celle en vertu de laquelle l'intellect est capable de juger avec évidence que la chose existe, si elle existe, ou qu'elle n'existe pas, si elle n'existe pas ; la connaissance abstraite est celle sur la base de laquelle l'intellect ne peut juger avec évidence ni que la chose existe, ni qu'elle n'existe pas ». Ainsi, Guillaume d'Ockham estime que l'intuition ne dépend ni de la causalité que peut exercer à son égard la chose qu'elle appréhende, ni de la position objective de cette chose dans l'existence actuelle. En d'autres termes, l'intuition est absolue, libre de tout lien de nécessité au regard de l'existence effective de la chose intuitionnée.

L'idée de rationalité scientifique, pour sa part, est le plus souvent associée à la connaissance par inférence, médiate, et construite laborieusement. En ce sens, elle constitue un outil de la raison que l'homme construit pour accroître les connaissances, comme il façonne ses outils pour résoudre les problèmes techniques. C'est une démarche d'investigation qui passe en premier lieu par l'analyse : observer, analyser, accumuler des données, établir des lois pour expliquer les faits expérimentaux. Elle permet d'appréhender le réel d'une manière conceptuelle et synthétique. Elle présente, outre un raisonnement rationnel, l'avantage de minimiser la place qu'occuperait la prise en compte de l'observation. Elle consiste à synthétiser des éléments différents, à combiner des éléments épars en un tout unifié ou "harmonieux". Elle se pose aussi comme pouvoir de synthèse ou appréhension synoptique. Il faut surtout souligner que la démarche scientifique, au sens de confrontation entre théorie et expérience, constitue l'une des méthodes puissantes qui font progresser la connaissance.

C'est cela que résume A. Chalmers (1987, p. 21) en ces termes :

Le savoir scientifique est un savoir qui a fait ses preuves. Les théories scientifiques sont tirées de façon rigoureuse des faits livrés par l'observation et l'expérience. Il n'y a pas de place dans la science pour les opinions personnelles, goûts et spéculations de l'imagination. La science est objective. On peut se fier au savoir scientifique parce que c'est un savoir objectivement prouvé.

En effet, la science, définie comme connaissance du monde extérieur, a été la préoccupation des philosophes depuis les présocratiques. Qu'il s'agisse des *Éléates* ou des *Ioniens*, le mot d'ordre était d'accéder à une saisie effective de l'univers dans sa composition et dans ses mouvements. Mais à partir de Platon et surtout avec le mot d'ordre de Socrate : « connais-toi toi-même », cette science, connaissance orientée vers le cosmos, va perdre son statut hégémonique pour faire place à une réflexion de l'homme sur lui-même. Certes, Selon Hilary. Putnam, « la rationalité est une chose difficile à cerner » H. Putnam, (1984, p.119). Par exemple, il peut être aussi appréhendé dans le contexte d'interaction entre individus. Et en ce sens, la rationalité serait définie comme recoupement de perspectives et émergence d'un sens. Même si la dimension de la raison, ici convoquée, fait référence à l'opération discursive de la pensée consistant à enchaîner logiquement des jugements et à en tirer une conclusion, elle ne correspond pas à la rationalité.



La valorisation de la rationalité au détriment de l'intuition esthétique se reflète 20^{ème} siècle à travers la perspective analytique en tant que théorie de connaissance. Dans ce contexte précisément l'inféodation de l'intuition à la raison se caractérise fondamentalement par l'intérêt qu'elle accorde à la logique et au langage. Des auteurs comme Bertrand Russell et Gottlob Frege respectivement dans *Les principes des mathématiques* (1910) et *Fondement de l'arithmétique* (1883), mettent en avant les techniques de la logique au grand dam de toutes dimensions esthétiques et sensibles. Selon les philosophes analytiques, disait notamment « la philosophie doit être « logique de la science », et la métaphysique est une sorte de non-sens. Seuls les énoncés qui peuvent être vérifiés empiriquement et scientifiquement ont un sens ». P. Engel (1997, p. 26)

Attribuer un tel pouvoir à la raison, c'est en même temps faire du sujet le maître du réel. Pour les postmodernes comme Lyotard, lorsque la raison fait l'expérience de ses limites, elle se trouve dans l'obligation de faire appel au pouvoir de l'imagination. La faculté d'imagination, quant à elle, ne nous présente pas le réel dans sa concrétude, mais elle suggère e seulement l'idée de ce réel. L'« imagination suggère la présence de ce qu'elle ne peut pas présenter» (J.-F. Lyotard, 2015, p. 141). La question de la présentation renvoie à la dialectique entre idées esthétiques et idées de raison. Il s'est agi, pour Lyotard, de dénoncer la « toute puissance » de la raison, F. Lyotard, (2015, p. 141), et en même temps, de déconstruire le discours rationaliste qui attribue au concept le pouvoir de s'appropriier le réel. C'est d'ailleurs pour cette raison que cet auteur suggère la peinture comme le meilleur moyen de faire parler la réalité là où le discours de la raison a échoué. La peinture, la musique et l'écriture, par exemple, rendent présent l'événement. Ce qui demeure inarticulable par le discours, la peinture le témoigne autrement. Ce que ces types d'art nous présentent, ce n'est pas le réel en tant que tel, mais en tant qu'il n'est pas présentable. La peinture, comme la musique et l'écriture, vient pour signaler qu'il y a quelque chose à présenter, mais qui ne peut pas l'être. En substance, on retient que les arts nous témoignent de la présence, à travers le visuel, le littéraire, le musical comme quelque chose qui reste hors d'atteinte et innommable.

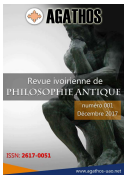
C'est dire que c'est à l'aune des abstractions et formalisations que la rationalité scientifique rend compte de la réalité. En s'inscrivant aux antipodes de cette perspective de

formalisation à outrance de la rationalité scientifique, Putnam disait que « le livre de Thomas Khun, *La structure des révolutions scientifiques*, a passionné un grand nombre de ses lecteurs tout en consternant la plupart des philosophes de la science par son insistance sur les déterminants irrationnels de l'acceptation des théories scientifiques » H. Putnam, (1984, p.129). Pour conclure ce point, disons que l'argument qui s'y trouve développé s'articule autour du débordement du pouvoir de la raison. L'argumentaire ainsi mobilisé vise à délimiter le domaine du réel dans lequel la rationalité scientifique peut être mise en application, ou s'épanouir sans risque de se fourvoyer. Le point suivant se focalisera sur la convergence entre rationalisation et esthétisation du réel.

2. Convergence entre rationalisation et esthétisation du réel

Rationalisation et esthétisation peuvent être posées comme deux perspectives philosophiques qui tentent d'appréhender différemment le réel. Nous entendons par rationalisation, ou logicisation, l'appréhension du réel par le truchement fondamental de la raison, du raisonnement logique. En termes plus clairs, il s'agit de la perspective qui met en avant la raison, beaucoup plus que la sensibilité dans le rapport dialectique entre le sujet pensant et la réalité pendant que l'esthétisation consiste dans la démarche opposée. En effet, poser l'idée d'esthétisation dans le rapport du sujet avec le réel, c'est privilégier les sens ou l'intuition au détriment de la raison et du langage discursif. Pour mieux comprendre cette problématique rappelons l'idée de Baumgarten à travers laquelle il met en relief la valeur cognitive de la beauté. La beauté est en effet l'un des caractères possibles de la manifestation sensible des objets, donc l'un des modes de leur connaissance sensible. La beauté est ainsi l'une des formes de la vérité, en tant qu'elle est sensible. L'esthétique est ainsi, la « science du mode de connaissance et d'exposition du sensible » Baumgarten, (1988, p. 89). Par conséquent, les règles de l'esthétique sont les règles de la production d'un savoir sur la saisie du réel. C'est dans cette perspective de la saisie du réel qu'il faut ainsi comprendre l'idée d'esthétisation.

Cette dialectique entre logicisation et esthétisation était déjà à l'ordre du jour chez Platon à l'époque antique. Ainsi, chez le maître de l'Académie, ce rapport se pose sous l'angle de l'idéalité et de la factualité, du beau et de la vérité. En effet, selon Platon, poursuivre la vérité c'est aussi poursuivre le beau. Cette fusion entre le beau et la vérité est, selon Maurice Loi, une



des marques de la pensée antique grecque, quand bien même cet idéal a été abandonné, depuis, au profit d'une quête effrénée de rationalité. M. Loi écrivait justement que « les rapports des mathématiques et de l'art ont existé de façon particulièrement significative en Grèce et ceux-ci sont bien connus aussi n'insisterai-je point trop, m'attachant plutôt à l'époque moderne où ils sont négligés, sinon ignorés » (1982, p. 54). Mais peut-on vraiment saisir le vrai sans qu'on ne puisse aussi y voir le beau se manifester ? Une autre remarque, celle de Le Lionnais, nous dit que la quête de vérité est consubstantielle à celle du beau, et cela, même si le beau n'est pas l'objet de la quête :

La beauté apparaît souvent aux festins où l'on n'avait invité que l'utilité ou la vérité. Comment rester alors insensible aux prenantes séductions dont elle les pare ? Il en va ainsi de toutes les branches de l'action et du savoir, mais nulle part avec autant de force qu'en mathématiques. Et, sans doute, l'Occident moderne n'a-t-il pas ratifié l'opinion de l'ancienne Grèce qui, jusqu'à Euclide, tint les mathématiques pour un art plus que pour une science ; ce sont, malgré tout, d'envoutantes satisfactions esthétiques qui ont, le plus souvent, incité les mathématiciens modernes à cultiver si ardemment leurs chères études. F. Le Lionnais, (1962, p. 435).

La philosophie des mathématiques de Poincaré n'a pas ignoré cette présence du beau à côté du vrai. En effet, Poincaré aborde les mathématiques tout en montrant qu'elles ont un versant esthétique qu'on ne peut ignorer sans restreindre la valeur même de ces sciences.

Ainsi, pendant que Platon détachait le beau de la sensibilité, Poincaré, lui, part d'un présupposé de base, à savoir que le monde phénoménal, c'est-à-dire la nature, constitue en soi une harmonie universelle et que cette harmonie est source du beau. En plus, c'est seulement grâce aux mathématiques que nous pouvons avoir accès à cette harmonie. Poincaré est resté donc fidèle, sur ce sujet, à son refus de vouloir faire des mathématiques une activité purement analytique ou purement empirique. Il affirmait que « le mathématicien pur qui oublierait l'existence du monde extérieur, serait semblable à un peintre qui saurait harmonieusement combiner les couleurs et les formes, mais à qui les modèles feraient défaut. Sa puissance créatrice serait bientôt tarie » (H. Poincaré, 1920, p. 147-148). Encore une fois, nous retrouvons cette volonté de Poincaré de ne pas accepter que les mathématiques soient dépouillées de tout contenu intuitif et de toute valeur humaine.



Vouloir détacher les mathématiques de la réalité est une vision partielle sinon erronée des mathématiques, vu leur importance, leur présence effective et surtout incontournable dans la connaissance des faits physiques. D'ailleurs, pour Poincaré, l'idée du beau n'est rendue possible que parce que le monde phénoménal, c'est-à-dire la nature, en a été l'occasion. Il y a toujours cette dialectique entre le savant et la nature. Et c'est d'ailleurs ce qui fait que cette beauté dont parle Poincaré diffère de celle dont parle Platon. Cette différence, il l'exprime dans « Le choix des faits », où il dit que le savant, en investiguant sur la nature, tire fort un plaisir, et ce plaisir est ce que la beauté de la nature lui donne en retour. Il dit : « Le savant étudie la nature parce que cela est utile ; il l'étudie parce qu'il y prend plaisir et il y prend plaisir parce qu'elle est belle » (H. Poincaré, 1920, p. 15). La beauté n'est pas simple épiphénomène dans l'approche de Poincaré, elle est tout. Il n'en parle pas juste comme s'il doit l'évoquer par conformisme ou pour être dans l'air du temps. La quête du beau est essentielle dans l'activité du savant au point où Poincaré en fait une condition de la recherche scientifique. Cette quête du beau est même plus importante que tous les autres buts, et c'est à son nom que les scientifiques font d'énormes sacrifices :

Si la nature n'était pas belle, elle ne vaudrait pas la peine d'être connue, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. [...] la beauté intellectuelle se suffit à elle-même, et c'est pour elle, plus peut-être que pour le bien futur de l'humanité, que le savant se condamne à de longs et pénibles travaux. (H. Poincaré, 1920, p. 15).

Poincaré reconnaît effectivement la beauté comme essence de la nature. Mais cela ne veut pas dire que cette beauté est ce qui est du ressort de nos sens. Il disait : « Je ne parle pas ici, bien entendu, de cette beauté qui frappe les sens, de la beauté des qualités et des apparences, [...], je veux parler de cette beauté plus intime qui vient de l'ordre harmonieux des parties, et qu'une intelligence pure peut saisir » (H. Poincaré., 1920, p. 22). Il s'agit de beauté intellectuelle, et sur ce point, il rejoint Platon. Mais la beauté intellectuelle dont il est question chez Poincaré se traduit dans sa conception de la science comme architecture. À travers cette conception, on a l'image d'un ensemble constitué d'éléments et que ces éléments entretiennent entre eux des rapports élégants, où rien n'est là par pure coïncidence, où chaque élément a sa place et surtout est à sa place.



La science, ce n'est pas du hasard, selon Poincaré, car le savant est animé par un souci constant de l'ordre. Et cet ordre conduit à l'unité architecturale. Dans l'enchaînement méthodique minutieusement élaboré, dans l'expression des figures et dans les calculs on peut lire cet ordre, cette harmonie. Pour Poincaré, tous les mathématiciens ont ce souci en partage. Il écrivait :

Les mathématiciens attachent une grande importance à l'élégance de leurs méthodes et de leurs résultats ; ce n'est pas là du pur dilettantisme. Qu'est-ce qui nous donne en effet dans une solution, dans une démonstration, le sentiment de l'élégance ? C'est l'harmonie des diverses parties, leur symétrie, leur heureux balancement ; c'est en un mot tout ce qui met de l'ordre, tout ce qui leur donne de l'unité, ce qui nous permet par conséquent d'y voir clair et d'en comprendre l'ensemble en même temps que les détails. (H. Poincaré, 1920, p. 25).

L'expression du beau comme fin de l'activité scientifique et des mathématiques en particulier amène Poincaré à cette comparaison : « Les édifices que nous admirons sont ceux où l'architecte a su proportionner les moyens au but, et où les colonnes semblent porter sans efforts et allègrement le poids qu'on leur a imposé, comme les gracieuses cariatides de l'Erechthéion » (H. Poincaré, 1920, p. 53).

En d'autres termes, quand nous regardons un système mathématique, ou plus précisément une construction mathématique, ce qui doit retenir l'attention, c'est cette façon propre aux mathématiques de pouvoir s'élever au-dessus des considérations empiriques et grotesques pour représenter l'essence de cette réalité qu'elles informent. Le pouvoir d'abstraction dont jouit l'activité mathématique est équivalent à celui de l'architecte qui arrive à concevoir l'édifice dans toutes ses dimensions tout en restant en rapport nécessaire avec la réalité. Le mathématicien, une fois qu'il élabore son système, nous représente des choses débarrassées de tout ce qui est hostile à la rigueur. Ce qu'il présente finalement, c'est un corps constitué gardant une harmonie contemplative. Et là où il y a de l'ordre et de l'harmonie, on ne peut manquer d'apercevoir le beau. Écoutons Poincaré :

Quels que sont les êtres mathématiques auxquels nous attribuons ce caractère de beauté et d'élégance, et qui sont susceptibles de développer en nous une sorte d'émotion esthétique ? Ce sont ceux dont les éléments sont harmonieusement disposés, de façon que l'esprit puisse sans efforts en embrasser l'ensemble tout en pénétrant les détails. Cette harmonie est à la fois une satisfaction pour nos besoins esthétiques et une aide pour l'esprit qu'elle soutient et qu'elle guide. (1920, p. 48).



Toutefois Poincaré n'en fait pas un critère suffisant en mathématique. Ainsi, quand bien même il trouve que la cohérence est essentielle pour cette entreprise mathématique, il ne vise en somme que l'aspect esthétique qui s'y dévoile et qui est, en réalité, consubstantiel même à la véritable activité mathématique. Cette dernière consiste à exhiber un édifice harmonieusement construit.

Au regard de l'argumentation de Poincaré, ci-dessus exposée, on peut dire que c'est un truisme de dire que l'appréhension du réel, sous l'angle logique ou esthétique repose sur un potentiel de la part du sujet. Dans le primat de l'un comme de l'autre, un effort est attendu de la part de l'être. Cependant, on doit préciser que les exigences ne sont pas d'un égal degré lorsqu'il s'agit du rapport immédiat ou de l'interaction médiate. Il faut rappeler toutefois que pour les appréciateurs, experts du domaine de l'art, l'exigence se pose de facto. C'est dire qu'en esthétique, la question de la compréhension se pose avec acuité et que cette dernière ne s'opère pas dans une relation passive entre l'œuvre et son récepteur-appréciateur. La compréhension véritable repose sur une interprétation même si, par ailleurs, l'interprétation, en elle-même, requiert une compréhension préalable. Qu'est-ce à dire sinon que pour interpréter toute chose il faut un prérequis permettant de jauger la chose à l'aune de ce qu'on connaît déjà. Dans l'interprétation, il va donc s'agir, pour le sujet récepteur, de prendre l'œuvre et la loger dans son « paysage mentale », de la mesurer en fonction des canons artistiques, des courants d'arts, ou même en s'inscrivant dans la logique d'Aristote selon l'idée de l'ordre, de la mesure, de la proportion.

La raison ne peut pas réfuter les sens parce qu'elle rejeterait ses propres fondements. Il y a un seul critère de vérité qui soit immédiat, c'est la sensation. Ainsi, la raison ne peut pas invalider le premier critère qu'est la sensation sans s'invalider elle-même. Chaque sens juge correctement par rapport à l'objet auquel il se rapporte naturellement. Sans l'imagination, la sensibilité ne serait qu'une pure passivité, et les concepts de l'entendement de pures abstractions. Cette imagination nous fait entrevoir ce qui n'est pas, ce qui pouvait être, l'imaginaire.

Sans l'imagination, la sensibilité ne serait qu'une pure passivité, et les concepts de l'entendement de pures abstractions. Selon E. Kant, (1950, p. 93) « la synthèse en général est



le simple effet de l'imagination, c'est-à-dire d'une fonction de l'âme, aveugle mais indispensable, sans laquelle nous ne pourrions jamais et nulle part avoir aucune connaissance, mais dont nous n'avons que très rarement conscience ». L'imagination est d'ailleurs la faculté commune à la science et à l'art. D'ailleurs, *La critique de la raison pure* de Kant, dont l'objectif avoué est celui de l'évaluation des pouvoirs réels de la raison, peut également être lue comme une étude sur les pouvoirs de l'imagination dans la construction du savoir rationnel ou scientifique. En effet, Kant y considère l'imagination, notamment dans « l'analyse transcendantale », comme un pouvoir de synthèse entre l'entendement et la sensibilité, pouvoir sans lequel la connaissance n'est pas possible. Mieux, dans la formation des hypothèses, le scientifique fonctionne comme l'artiste. Après, seulement, quand interviennent l'épreuve critique et l'expérimentation, la science se sépare de l'art et suit une voie différente.

Un autre niveau de recoupement entre l'intuition artistique et la rationalité scientifique, se situe au niveau de la dimension métaphorique et de la citationnalité (Derrida) du discours scientifique. La métaphore permet non seulement, selon Ricœur, d'assurer la clarification des nouveaux concepts, mais elle rend surtout rigoureux le raisonnement scientifique. Son utilité réside en ce qu'elle est « le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité » (P. Ricœur, 1975, p. 11). Autrement dit, la métaphore nous permet de développer une autre lecture du réel.

Ainsi, au regard de ce qui précède, il est loisible d'envisager un nouveau paradigme qui recoupe l'intuition esthétique et la rationalisation scientifique.

3. Perspective d'une nouvelle alliance entre intuition esthétique et rationalité scientifique

Si l'homme se définit par la pensée, il est aussi et surtout être de communication. Et cette faculté de communication reflète l'unité de l'être de l'humain en tant qu'elle constitue la manifestation aussi bien de la raison que de l'intuition sensible. C'est dire que la faculté de communication traduit l'entièreté de l'être de l'homme. La perspective de la nouvelle alliance entre intuition esthétique et rationalité scientifique peut être posée à travers un examen de la communication humaine, et revêt la forme d'une nouvelle anthropologie. La logique anthropologique, telle que nous entendons l'envisager, à travers ce point, est déjà présente dans



les thèses de certains auteurs comme Spinoza. Celui-ci se basait, par exemple, sur l'idée que l'homme doit se libérer de la servitude à l'égard des sentiments, pour apprendre à vivre sous la conduite essentielle de la raison.

Ce type d'anthropologie rabaisse le penchant sentimental et les préjugés, et met l'accent sur la connaissance spéculative. Une autre anthropologie, presque du même genre, a été développée dans le sillage de la pensée kantienne qui prône également l'idée d'une dimension rationnelle de la morale. Le devoir est, par exemple, chez Kant un fait de la raison immédiatement impératif. On parle ainsi du rigorisme moral kantien. Il va s'agir de bâtir une nouvelle anthropologie qui s'attelle à explorer les valeurs fondamentales qui puissent bâtir une vie en commun sur fond de valorisation des deux dimensions fondamentales de l'homme, articulées autour du sensible et des principes éthiques. Cette nouvelle anthropologie reconsidère et rectifie l'ancienne en prenant plus radicalement en charge la question de la culture, le contexte, la dimension sensible et la vie inconsciente. Elle engage une nouvelle alliance entre intuition et raison.

L'anthropologie, surtout dans le sens où nous entendons l'envisager ici, est anti-universaliste, contre la logique de l'universalisme (tel qu'il est prôné dans les philosophies de Descartes et de Kant). Et on sait aussi que l'homme est en partie déterminé par sa culture, et celle-ci diffère d'un contexte à un autre. Dans sa nouvelle perspective, elle introduit donc, en un certain sens, l'idée du relativisme de la culture, d'une analyse contextuelle des faits sociaux et des valeurs morales et s'oppose à l'universalité contraignante des principes de la raison et des exigences morales. Elle constitue une remise en cause de la thèse universaliste dans sa dimension radicale qui attribue trop de pouvoir à la raison au détriment des autres facultés comme l'intuition sensible. J. F. Bayart (1996, p. 171) disait que « en vérité cette universalité est un simple trompe-l'œil parce que les configurations familiales sont en elles-mêmes irréductibles les unes aux autres. Le terme "parenté" est sans aucun doute fallacieux et un critère erroné pour la comparaison des faits sociaux ». On apprend déjà, avec des auteurs comme Comte, que l'homme n'est en aucun cas un être totalement rationnel, conscient de soi et maître de sa volonté. Cette complète révision anthropologique amène Comte à reconsidérer l'image de l'identité individuelle. Assimilé auparavant à la seule âme rationnelle, le moi se trouve



désormais comme la résultante éminemment précaire de multiples influences et sollicitations, par ailleurs largement mal maîtrisées. La raison, la volonté, le moi, l'âme ne sont, dit Comte, qu'une intelligente logomachie, où des entités purement nominales se substituent sans cesse aux phénomènes réels. Ainsi, au paradigme de la transcendance de l'âme par rapport au corps se substitue celui de la continuité physico-psychique qui envisage la raison à la fois comme effet émergent, mais aussi et dans le même temps, comme processus immergé ou englué dans son soubassement matériel. S'inscrivant dans la perspective d'Auguste Comte, J. L. Génard, (1992, p. 25) affirme : « L'intégration psychique qui permettra de penser l'ouverture de la raison individuelle à des influences affectuelles immaîtrisées s'accompagnera bientôt d'une conceptualisation de l'ouverture - via la sensibilité et les affects - de l'individu à son extériorité sociale entre la raison et les affects, la discontinuité s'efface, l'opposition entre individuel et social tend à s'atténuer ».

C'est dans le même ordre d'idées que Mark Hunyadi érige l'analyse contextuelle comme seul paradigme susceptible de nous permettre une meilleure saisie des faits socioculturels. Par exemple, dans son ouvrage, *L'homme en contexte. Essai de philosophie morale*, il critique la philosophie idéaliste, et démontre comment le sujet pensant, livré aux performances sensibles, peut acquérir les vérités lui permettant de s'orienter dans le monde. Cette posture nous permet non seulement de reconsidérer l'opposition entre raison et intuition, mais aussi d'engager une anthropologie fondée sur l'esthétique. La pertinence de cette posture se justifie à travers l'idée que la fondation ultime des principes de la raison, à travers la rationalité radicale, ne permet pas d'appréhender convenablement le réel. Cette entreprise théorique a été, comme il a été mentionné plus haut, au centre de la préoccupation des démarches idéalistes et rationalistes. Les penseurs de cette posture ont défendu l'idée de la possibilité d'une vie rationnelle et de recherches théoriques reposant essentiellement sur les principes rationnels. Ils ont oublié que l'homme ne peut pas être entièrement inféodé au régime dictatorial de la raison. C'est en ce sens que la reconsidération de l'esthétique en tant qu'elle renvoie à la réflexion sur le sensible s'avère pertinent.

Aussi, si l'on peut éventuellement penser que l'être de l'homme s'explique de la manière la plus achevée dans l'échange dialogique, il convient de reconnaître que l'acte



communicationnel se réalise également dans les infra-verbaux. Il faudrait donc faire droit à une approche fine des niveaux non langagiers pour aboutir au niveau dialogique en passant par toutes ses formes intermédiaires où la présence langagière se trouve associée à une intensification affectuelle. Après tout, dans son rapport avec son autre, l'homme se laisse affecter. À ce titre, il entretient un rapport étroit immédiat avec les états affectifs ou, plus précisément, avec les passions. Existence et adhésion sont indissociables, dira Hunyadi :

On *existe* avant d'être au monde : exister, c'est adhérer au monde. Il est originaire non point temporellement, mais principalement, parce que tout autre rapport le présuppose (...) il doit d'abord être originairement donné dans sa positivité d'être, et en tant qu'il m'est donné, j'adhère à lui, dans une totale simultanéité ontologique. (M. Hunyadi, 2012, p. 60)

En effet, le monde nous façonne, selon Hunyadi, non pas essentiellement dans le pôle cognitif, mais également dans le « sentir », le « pâtir ». En ce sens, nous sortons de l'impérieuse juridiction de la raison. Dès lors que le contexte tient lieu de réalité déjà « donnée », c'est-à-dire posée comme existante avant toute activité, il est loisible de considérer que l'entrée en contact avec une telle réalité ne peut se résumer à l'ordre cognitif. Ainsi, selon la perspective de Hunyadi, si on doit parler de dimension cognitive, dans le contexte, elle doit se poser comme « pôle de *confiance cognitive* ». (M. Hunyadi, 2012, p. 62). Le contact quotidien que nous entretenons avec les choses fait naître en nous une sorte de confiance à leur égard. Ainsi, l'adhésion originaire aux choses traverse, de bout en bout, toute notre vie pratique, nos attitudes cognitives, nos affections.

À travers cette démarche de mise en honneur du contexte, il s'agit d'explicitier et de valoriser les différents rapports (d'adhésion), par-delà le rapport cognitif qui a prévalu dans la théorie du discours de Habermas. Pour rappel, cette théorie met un accent particulier sur la validité du discours en se référant à quatre prétentions à la validité qui sont : l'intelligibilité, la vérité, la justesse et la sincérité. Le nouveau paradigme que nous venons de présenter, en revanche met plus d'accent sur la prise en charge de l'affect, du contexte, sans pour autant renoncer catégoriquement à la mise en application de la rationalité scientifique.

Certes, il n'est pas dit que ces rapports tant affectifs que pratiques sont considérés comme étant sans appel. Ce qui est mis en relief, ici, c'est le fait qu'ils doivent tenir de soubassement.



Conclusion

La raison et l'intuition, en tant que facultés fondamentales, entrent en ligne de compte dans presque tous les contextes où le sujet humain entre en rapport dialectique avec le réel. La démarche scientifique, à travers son formalisme, son universalité et son abstraction, nous permet d'appréhender le réel. L'approche esthétique, dans le sens où elle met en avant le contact immédiat avec le réel sensible, permet également au sujet d'acquérir des informations assez importantes sur le réel environnant. Chaque démarche a sa portée, et correspond à un contexte qui lui est adéquat. C'est ce qui justifie davantage le nouveau paradigme qui rapproche la rationalité scientifique et l'intuition esthétique.

Références bibliographiques

- BAUMGARTEN Alexandre Gottlieb, 1988, *Esthétique, Méditations philosophiques sur quelques sujets rapportant à l'essence du poème et de la métaphysique*, Paris, Editions de l'Herne.
- BAYART Jean François, 1996, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard.
- BERGSON Henri, 1948, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 1948.
- CHALMERS Alain, 1988, *Qu'est-ce que la science ?*, Paris, La découverte.
- D'OCKHAM Guillaume, 2005, *Intuition et abstraction*, Paris, Vrin.
- ENGELS Pascal, 1997, *La dispute. Une introduction à la philosophie analytique*, Paris, Editions de Minuit.
- GENARD Jean-Louis, 1992, *La sociologie de l'éthique*, Paris, L'Harmattan.
- HUNYADI Mark, 2012, *L'homme en contexte. Essai de philosophie morale*, Paris, Editions du Cerf.
- KANT Emmanuel, 1980, *Œuvres philosophiques*, Paris, Editions Montaigne, Trad. Stéphane Piobetta.
- KANT Emmanuel, 1950, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, Trad. Stéphane Piobetta. .



Agathos, n°006, décembre 2022, <http://www.agathos-uao.net>

LE LIONNAIS François, 1948, *Les grands courants de la pensée mathématique*, Paris, Gallimard, Cahiers du sud

POINCARÉ Henri, 1920, *Science et méthode*, Paris, Flammarion.

PUTNAM Putnam, 1984, *Raison, vérité et histoire*, Paris, Editions de Minuit.

RICOEUR Paul, 1975, *La métaphore vive*, Paris, Seuil.